De l'intermédiaire et du modal dans les situations quotidiennes

Jean-François Augoyard

▶ **To cite this version:**

Jean-François Augoyard. De l'intermédiaire et du modal dans les situations quotidiennes. Milieu et rapport social. Actes des journées d'Etudes de Saint-Etienne, AISLF, Oct 1982, Bruxelles, Belgique. pp.72-83. hal-02104250

HAL Id: hal-02104250
https://hal.science/hal-02104250

Submitted on 7 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

In Milieu et rapport social. Actes des journées d'Études de St Etienne. Bruxelles, AISLF, 1982 6-8 octobre 1980

(5)

DE L'INTERMEDIAIRE ET DU MODAL DANS LES SITUATIONS QUOTIDIENNES

Jean-François AUGOYARD
U.E.R. Urbanisation et Aménagement, Grenoble

Toute réflexion faite, il n'est pas aussi innocent, ni aussi évident de retenir un thème tel que : "Milieu social et rapport social", puis de le présenter sous le point de vue privilégié des "processus médiateurs". On sait que comme dans l'histoire de la logique moderne, on est passé peu à peu, dans les sciences sociales, de l'étude des objets à celle des relations entre les objets. L'accent s'est déplacé, mais encore, à part quelques exceptions, il y a sans doute une tendance à mécaniser la chose sociale et à réduire l'aspect dynamique de la relation en rapport statique. Enfin, la dérive semble reprendre aujourd'hui par un regain de curiosité pour les micro-processus sociaux.

C'est l'idée que les innombrables situations quotidiennes, naguère estimées insignifiantes ou inclassables, ne seraient pas seulement les retombées instrumentales des "grands" mécanismes sociétaux dont elles contribuent accessoirement à éclairer la nature mais, peut-être, que les objets qui intéressent le savoir sociologique ne se constituent aussi réellement que dans le quotidien le plus anodin, dans les lieux intermédiaires et à travers les pratiques transversales.

Ceci n'est pas un simple jeu logique ou un byzantinisme méthodologique. Car, même dans le cas où l'observateur décide de s'attacher particulièrement à l'étude des processus intermédiaires, la fascination des objets bien définis reste très forte. Il s'y ajoute d'ailleurs un peu de mauvaise conscience : cette impression de faire l'école buissionnière sociologique quand on ne respecte plus les régions et champs d'étude bien distincts. Et pourtant, impossible d'observer et d'ana-

lyser le fil d'une déambulation urbaine des plus ordinaires sans considérer en même temps le public, le semi-public, le privé, ou encore l'espace du logement, celui de l'ilôt, celui du quartier et celui de la ville. Ces classes d'espace, ces distinctions de fonctions désormais classiques et sur lesquelles se fonde l'actuelle production de l'espace s'appellent ici les unes les autres, nouant des relations d'intersection, de superposition, d'anticipation et de rémanence. Ainsi, comme le raconte un ouvrier qui part au travail dans la solitude du petit matin, l'usine pourtant lointaine fait irruption dans l'espace familier, dès les premiers pas, puis dès les premiers coups de pédale. "Le paysage file", comme il dit, confondant les délimitations des zones urbaines, télescopant public et privé, faisant surgir le monde du travail au beau milieu de la torpeur domestique. La distinction entre individuel et collectif devient elle-même incertaine. Le "nous vont y aller" du patois populaire de la Bourgogne et du Nivernais serait un exemple linguistique particulièrement éclairant de ces mises en perspective cavalières qui brouillent dans la vie quotidienne ce que l'effort scientifique s'acharne à trier, à distinguer, voire à dénoncer.

Il ne s'agit pas d'un plaidoyer pour la confusion. Mais plutôt de considérer en quoi l'étude des processus médiateurs amène presque inévitablement à se pencher sur les phénomènes transitoires, fugaces et de nature mixte. Et que ce détour, toujours plus long que prévu dans la pratique de la recherche, modifie l'attitude méthodologique, relativise la rigidité des notions et remplace la définition formelle des objets sociologiques par une définition génétique (ou en mouvement et ouverte au possible) (1).

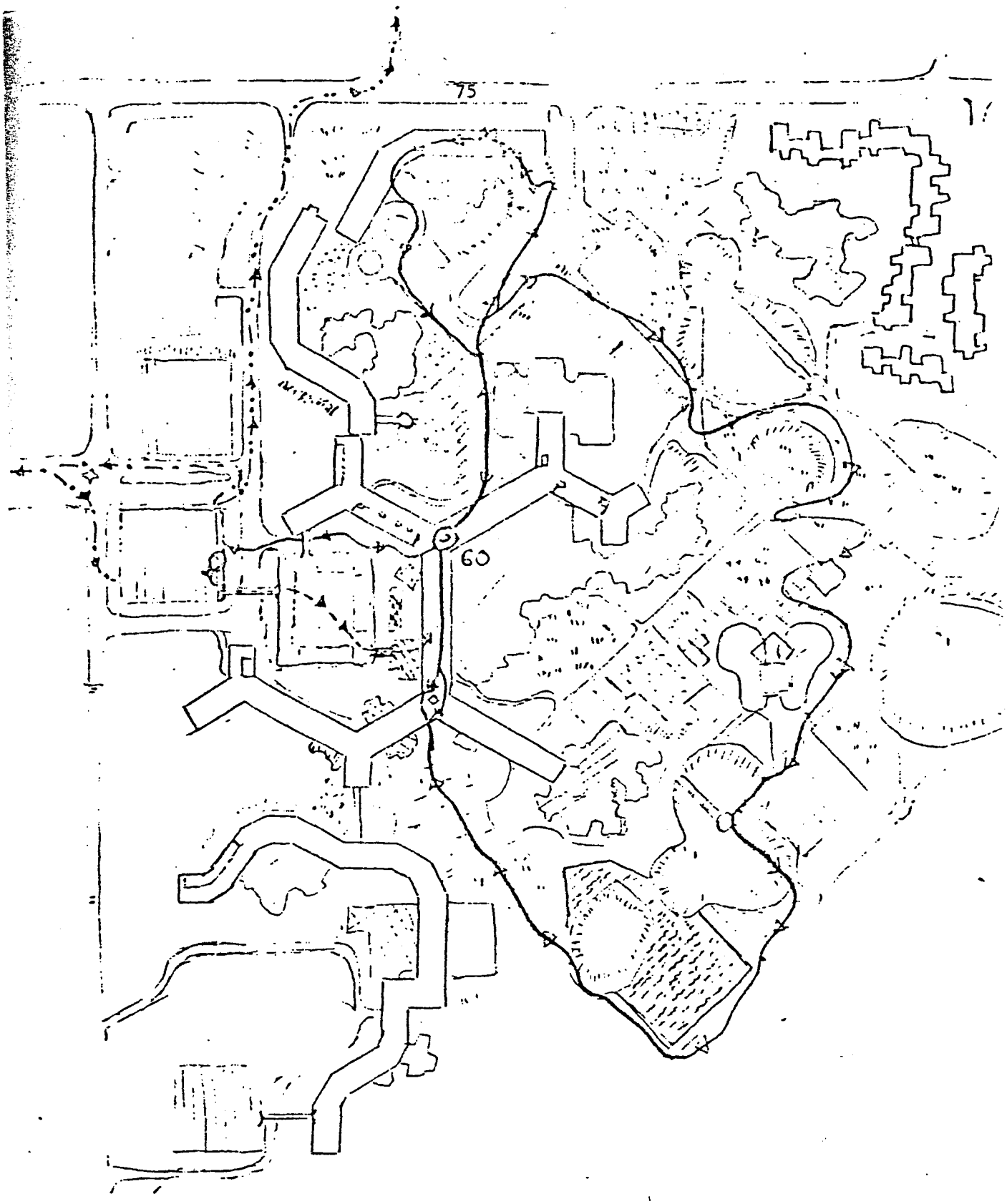
Parmi ces objets et notions fascinants qui sont ainsi à la fois des bornes pour le raisonnement et des pièges pour l'investigation, la notion de territoire est tout à fait exemplaire. Forte de la définition scientifique que lui a donnée l'éthologie animale, elle invite facilement au réemploi en sciences humaines. D'autant que la représentation traditionnelle de la territorialité a toujours renvoyé l'espace vers un référent stratégique. C'est le vieux rapport entre pouvoir, marque et limite.

L'idée de limite telle que l'entend la biotopique animale convient-elle à une éventuelle éthologie humaine ? Qu' est-ce qu'une limite dans une situation socio-spatiale ? Je voudrais simplement esquisser un tel examen critique. En effet, la spatialisation extrême de l'idée de limite, dans les représentations courantes, vient sans doute de l'annexion du terme par le discours territorial. Le décollement des deux notions permettrait d'aérer les définitions, de les rendre plus souples. L'étude des pratiques intermédiaires favoriserait un tel projet. On peut se faire une idée à partir de deux exemples pris dans la vie quotidienne : une situation déambulatoire et une situation acousmatique.

Premier exemple : une situation déambulatoire

Observons les cheminements qu'un habitant de grand ensemble réalise durant dix jours.

Ces cheminements sont déclarés par l'habitant E 7 dans des entretiens réalisés au cours d'une série d'investigations menées en 1974 dans le quartier de l'Arlequin à Grenoble (2). Le plan suivant présente leur figuration dans les lieux étudiés.


75
60
trajets quotidiens
trajets en voiture
trajets en vélo

Entretiens avec l'habitant E. 7

Profil de l'habitant

M.B.
- 28 ans
- Enseignant (mathématiques)
- Marié - un enfant
- Habite au 60
- Résidence précédente : expérience de grands ensembles HLM en d'autres villes et vieux quartier de Grenoble.

Investissement territorial

L'ensemble des trajets s'exprime dans une des plus vastes figures d'investissement que nous ayons rencontrées. Cet habitant fait quotidiennement le tour de Villeneuve. L'organisation est soit circulaire, soit linéaire selon que les trajets sont à droite ou à gauche de la Galerie.

Poles

Peu nombreux (atelier-bois, garage) ils s'articulent chacun séparément sur celui du domicile. Tout le reste est passage, ralentissement (commerces, Maison de Quartier), jamais séjour. Un cas particulier, l'ensemble du parc peut se considérer comme un pôle global puisqu'il n'y a aucune focalisation qui oriente particulièrement le trajet.

Limites

Nord, Est, Sud : les confins de l'Arlequin
Ouest et Sud-Ouest : l'axe 100-place du Marché-lac
Limite intérieure : toute la zone 70, 80, C.E.S. et abords.

Exclusions

Toute la Galerie du 170 au 180
La part de Galerie du 50 au 20.

Extraits des entretiens

- "Alors, en vélo, c'est pas tout à fait pareil" (A4).

- "Cette semaine, il y a eu quelque chose de particulier. J'ai aidé un ami à faire un métier à tisser, alors je suis allé très souvent à l'atelier-bois." (A1).

- "Phil. - Pour revenir (de l'atelier-bois), euh ... un réflexe idiot. J'ai toujours fait un crochet. Un réflexe : je prends à droite. Ensuite, c'est le tour par la coursive (...).

- I - C'est marrant !

- Phil. - Ah oui, ces réflexes là ! Quand j'ouvre la porte, en face, j'ai un mur. Il faut que j'aille à gauche ou à droite, et comme je sais que le 60 c'est à droite, le premier réflexe, c'est à droite. J'ai l'impression qu'en faisant le petit détour à gauche, ce serait plus court, mais ... mais le réflexe, c'est à droite. Je crois quand même que le mur est déterminant" (A2).

- "Oh ! De toutes manières, j'aime pas les parcs. Dès qu'il y a beaucoup de monde, je suis extrêmement gêné ; j'aime bien être seul dans la nature. Aller promener ma fille dans un parc, c'est une vraie corvée ! " (A 4).

Questions sur la nature de l'occupation territoriale
(La conduite du chien et le retour du Petit Poucet)

- Nature des trajets :
Le vaste investissement territorial recèle quelques surprises qu'un examen qualitatif met à jour. Différences et variations dans ces cheminements.

  1. Tous les jours, s'effectue le grand tour de parc qui donne à la figure d'ensemble cette remarquable ampleur. Or, cet habitant n'aime pas les parcs. C'est la promenade matinale du chien qui occasionne ce cheminement obligé, à sens unique et méandreux dans son parcours.
  2. Les trajets vers le travail s'effectuent soit en voiture(-·-·-), soit en vélo(-··-··-··). Les voies diffèrent alors, mais il s'agit toujours de rechercher le plus court.
  3. Un trajet tel que celui du 60 à l'atelier-bois ne s'explique pas sans la variation temporelle et la variation dans l'espace. Durant la semaine d'observation, il se faisait plusieurs fois par jour. Trajet cyclique pourtant qui n'existe pas en d'autres périodes. Par ailleurs, il y a cette anomalie remarquable que l'intervenant dit "un réflexe", de ne pouvoir passer que par le 20 pour le retour. Le Petit Poucet ne retrouve jamais ses cailloux (Cf. A 2).

  Voici apparaître certaines exigences d'éclaircissement :

  - nécessité de considérer le temps dans les trajets ;
  - sens des trajets : de quelle nature est cet "automatisme" qui fait varier le cheminement selon l'orientation du sens de la marche ? (un cas similaire se présente à un autre moment des trajets de cet habitant, au niveau d'un pilier planté au milieu de la Galerie (n° 100) ;
  - rapport non quantitatif entre l'ampleur du territoire circonscrit et la valeur du cheminement dans le vécu quotidien. L'examen qualitatif des limites et exclusions montre combien la carte des trajets peut être trompeuse.

- Nature des limites et exclusions :
  Hormis les trajets pour aller au travail et ceux effectués dans la Galerie, tous les autres dénotent une appropriation ou saisonnière ou refusée. La limite ouest du territoire véritablement approprié, c'est le Centre de la Galerie. En effet, le parc serait évité et exclu s'il n'y avait pas le chien ; cet habitant ne va même pas volontiers y promener son enfant (intérêt tourné vers la montagne et l'espace vert non urbain). De même, la crique est (silo) n'existe dans le vécu du cheminement que lors d'une visite où l'on "fait voir la Villeneuve" à des amis (trajet ...).

x

x x

Les limites, quand on les observe au fil du vécu quotidien perdent sans doute cet aspect statique qu'on se représente trop souvent et qui est le fruit de la géométrisation de l'espace (contiguïté et distinction). Mais d'autres accidents arrivent encore : l'hétérotopie selon le sens de marche par exemple (absence de limite à droite, ou à gauche), ou encore la discontinuité : l'apparition de "trous", de vides dans l'espace parcouru aux endroits et aux moments où les lieux sont disqualifiés, in-définis. Notons encore l'anticipation pratiquée très souvent dans les situations ordinaires, tel le retour à la maison. Les habitants racontent alors comment le seul aperçu lointain d'une forme ou d'une couleur les projette déjà dans l'espace domestique, modifiant en plein espace public leur attitude physique et sociale. La limite est alors bien différente de celle qui était ressentie en quittant le domicile.

La délimitation devient alors un mouvement qualificatif, qui tient à l'activité du moment et remet chaque fois en jeu les représentations collectives de l'espace vécu que ce soit pour les confirmer ou bien les infirmer. Ce modelage de l'espace-temps quotidien, ce façonnage ordinaire est en fait la chose la plus intéressante. On accède alors à l'être individuel et social à partir des manières d'être. D'où la possibilité, semble-t-il, de développer une rhétorique de l'ordinaire, une stylistique du banal. Dans une telle perspective, les notions closes de

territoire ou de marque limitrophe stable sont ébranlées par le possible. C'est en ce sens qu'une psychologie en général peu prisée dans le champ sociologique peut énoncer que la limite n'a de sens humain que par le transgressible.

Deuxième exemple : une situation acousmatique

L'observation d'une situation acousmatique, c'est-à-dire où l'on entend sans voir, a pour premier intérêt de montrer combien le discours territorial est lié aux a priori visuels et comment la prise en compte d'autres référents sensoriels modifierait nos conceptions spatiales. En fait, avant de rompre tout lien avec le modèle de l'éthologie animale, il convient sans doute d'en tirer tout ce qui aiderait à assouplir notre notre image du territoire. Le marquage sonore et olfactif mérite la plus grande attention de la part de l'éthologiste. Certains phénomènes indiquent parfois des pistes de recherche possible en sciences humaines : ainsi l'idée de territoire sonore mobile dont on saisit la possibilité en observant quelques oiseaux de mer à certaines périodes de l'année. En portant l'attention sur les phénomènes sonores dans la vie quotidienne , on note qu'un certain nombre d'attendus sur l'organisation socio-spatiale sont modifiés.

Voici la situation. Un grand ensemble en 1976. 23 h. 30. Des Algériens du quartier se mettent à chanter à gorge déployée et à jouer de leurs instruments au pied d'un immeuble. Leur musique résonne dans une bonne moitié du quartier. Au bout d'une demi-heure, quelques récriminations commencent à tomber des fenêtres. Sans suite. La musique ne s'arrêtera que bien plus tard.

Nombre d'habitants se souviendront de cet événement nocturne et le raconteront : le réveil dans la nuit, des instants d'égarement ou de colère, selon les individus, le sentiment de n'être plus chez soi, le passage à l'acte pour deux ou trois (et la rupture de la situation

acousmatique par là-même) qui demandent le silence en hurlant du haut de leur fenêtre. Pour les autres, deux conduites vont suivre : soit on tardera à se rendormir en pestant contre les grands ensembles, les immigrés, le manque d'isolation phonique ; soit on s'endormira bercé par des rêves exotiques (les vacances sont proches). Les délimitations entre privé et public sont bien dérisoires ici. "Ils font comme chez eux" disent les dormeurs dont le logement devient d'un coup lieu public. Les limites sont devenues folles, ou d'une épaisseur telle que les territoires se superposent. Autre superposition encore, les timbres, les attaques et les modes caractéristiques de cette musique créent un territoire imaginaire qui se superpose à l'organisation territoriale réelle. Pour ceux qui y sont sensibles, l'invasion de l'individuel et de l'intime par le collectif est accueillie sans résistance.

x

x x

Au vu, ou plutôt à l'entendu, de cet exemple, tout est confondu dira-t-on. Mais ce brouillage de sens (3) n'affecte que les états de lieu, que la plate géographie des différenciations socio-spatiales.

Les actions et conduites n'en deviennent que plus dynamiques. Car sous les apparences territoriales on trouve une autre réalité qui ne craint ni le discontinu, ni l'hétérogène, ni l'événement, ni le possible. Nous pourrions la nommer par le terme de schème. L'effet sonore permet d'ailleurs de comprendre assez bien ce qu'est le schème dans les situations quotidiennes. Dans le cas précédent, le schème phonique des trouble-sommeil procède par expansion, couvrant l'espace environnant selon une succession de degrés qualitatifs. Les dormeurs existaient selon un schème du repli, ou de systole. Au choix des deux conduites suivantes correspond soit la production d'une expansion spatio-phonique adverse (hurlements), soit après un temps de latence l'acceptation du schème expansif envahisseur. L'état territorial est à comprendre comme l'instantané caduc d'un processus de production ou de destruction

d'une aire qualitative caractérisée. Conformément à la définition kantienne, le schéma serait ainsi le mouvement et la loi de production d'états de lieux ou de figures spatiales.

C'est en ce sens que l'étude des processus médiateurs à l'échelle des situations intermédiaires appelle inévitablement une analyse modale. En effet en mettant l'accent sur le processus plutôt que sur le résultat, sur la manière d'être plutôt que sur l'état de chose, on ne peut, à ce niveau d'étude, appliquer un modèle explicatif strictement causal, et encore moins une causalité nécessitante.

Il est certainement plus adéquat et fructueux de centrer l'analyse sur la catégorie de modalité. On sait que le mode est le fruit du passage de l'unique, de l'essentiel et du permanent, au pluriel, à l'accidentel et au transitoire. En fait, dans l'ici et le maintenant de la vie quotidienne tel fonctionnement social, bien repéré et défini par un ensemble de caractères reproductibles, ne se répète jamais exactement de la même manière. Il ne passe à l'existence que par un jeu d'écarts. Le sens propre de telle forme de sociabilité est l'équivalent abstrait ou théorique de la série indéfinie des figures concrètes, et par là des anamorphoses inévitables, qui l'incorporent et sans lesquelles il serait une pure fiction.

L'analyse modale est l'étude de la nature de ces écarts entre les objets théoriques, produits par le savoir sociologique, et leur incorporation dans les micro-processus sociétaux et aussi l'étude de la production de ces écarts. Reste à développer, ce qui serait trop long ici, en quel sens, comme on le devine, la méthode d'investigation va prendre alors un tour particulier, et aussi quels outils de lecture du donné recueilli il faudra utiliser, ou forger. Ces deux questions créent un champ de recherche où se rencontrent la sociologie, l'ethnologie et la psychologie des actions quotidiennes, le champ n'étant encore que fort peu défriché, et la recherche, toute exploratoire.

x

x x

Je voudrais plutôt terminer sur quelques repères théoriques qui indiqueraient en quoi l'analyse modale se démarque sans doute de l'analyse causale, mais comment les deux méthodes ne sont pas nécessairement contradictoires ni antagoniques.

Rappelons-nous l'histoire du concert maghrébin intempestif. L'interprétation sociologique de l'événement peut être centrée sur le contenu ou bien plutôt sur la forme. Ou bien je lirai dans le phénomène observé un rapport constitué par un jeu différenciateur, avec des identifications secondaires. Je renvoie alors à un système de causalité bien connu et développé théoriquement. Ou bien, remettant à plus tard ce type d'inférence, je m'attarde sur la mise en forme du processus, sur son mode d'apparition.

La manière selon laquelle les agrégats sociaux se manifestent ici a peut-être quelque chose à dire par elle-même et sur elle-même.

Ce dédoublement des systèmes d'interprétation n'est pas nouveau. On songe aux deux régimes de causalité développés par les stoïciens : le système des enchaînements de cause à effet, puis la coupure qu'un autre type de lecture peut opérer entre la série des causes et celle des effets. On obtient alors un champ d'effets qui agissent les uns sur les autres, et ont ainsi déjà quelque chose à dire par eux-mêmes.

Un autre modèle peut être ici évoqué, celui que cultivait déjà une étonnante sémiologie renaissante qui venait d'ailleurs, pour une bonne part, du bas Moyen Age. La théorie des "intentions premières" et des "intentions secondes" parlait déjà de cette capacité propre au rapport de signification d'exprimer un objet quelconque, mais aussi de revenir sur soi. Le signifiant signifie autre chose mais aussi se signifie soi-même. Ce dédoublement a été bien développé par les sémiologues attentifs autant aux phénomènes d'expression qu'à ceux de signification (4).

Ces jalons théoriques donneront, je l'espère, un peu d'assurance à ce

projet de mise à jour d'une "expression habitante" qui me tient à coeur depuis quelque temps et qui paraît si improbable, tant la gestion du paysage et du territoire la rend dérisoire, tant comme dit Schiller (que Robert Davreu cite avec à propos dans sa préface à l'ouvrage récent de Michel Roux "Territoire sans lieux") : " ... peu à peu la vie concrète des individus est-elle abolie afin de permettre à la totalité abstraite de persévérer dans son indigente existence" ...

N O T E S

(1) Je reprends les distinctions spinoziste et leibnizienne entre définition formelle et définition génétique.

(2) Cf. Augoyard, F.
Le Pas, approche de la vie quotidienne en habitat collectif, à travers la pratique des cheminements
(Thèse UER d'Urbanisation - Aménagement de Grenoble).

(3) On pourrait avec profit analyser ce phénomène de parasitage social et acoustique en relisant les dernières analyses de Michel Serres.

(4) Peirce, Jakobson, Hsjemslew,
à qui j'ajouterai un livre paru en 1979 et qui a fait peu de bruit, ce traité de La transparence et l'Enonciation de François Récanati, aux Editions du Seuil.